

VICTOR ALAMO DE LA ROSA

Les Canaries ne chantent plus

Un père de famille outragé enferme pendant neuf mois sa fille de 17 ans enceinte, la bat comme plâtre pour connaître le nom du coupable, et, dès sa naissance, transperce l'enfant

PAR
CHRISTOPHE MERCIER

d'un coup de couteau, avant de l'enterrer au fond du poulailler. Une scène inédite d'un film de Pagnol, en version hard ? Non : on n'est pas en Provence, mais dans une île aride au large de l'Espagne, et cette scène atroce (« *La trajectoire du couteau ne s'interrompt que lorsque la lame se fût fichée dans le sol, car jamais Candido n'aurait imaginé qu'un cœur de nouveau-né pût être aussi tendre* ») ouvre *L'Année de la sécheresse*, premier roman traduit en France d'un poète des îles Canaries, Victor Alamo de la Rosa.

Poète, Alamo de la Rosa le reste dans ce récit étrange, intense, envoûtant, lyrique, morbide. Son univers tient à la fois du réalisme et du fantastique, entre *La terre tremble* (Visconti montrant les pêcheurs misérables de Sicile) et *Le Vaisseau fantôme*, entre Zola et Hans Henny Jahnn (on pense souvent au *Navire de bois*, autre traversée initiatique) : *L'Année de la sécheresse* semble concilier les inconciliables.

On est à Rijalbo, village de l'île Mineura, ainsi que la désigne le romancier (en réalité El Hierro, initialement « Le fer », la plus orientale des îles Canaries). La sécheresse, une sécheresse destinée à devenir

mythique, rend encore plus difficile la vie des paysans et des pêcheurs qui constituent la population. C'est pour cela que certains veulent partir.

D'autres veulent fuir la dictature qui sévit en Espagne. Toujours est-il que, le jour où Candido poignarde le bébé de sa fille Efigenia, un bateau frété par des émigrants clandestins, le *Saturnino*, prend la mer en direction des Amériques. Isidel, un pêcheur qui s'ennuie, y monte par hasard, sur un coup de blues, laissant dans l'île sa jeune femme et son bébé. Quelques jours plus tard, part un autre bateau

d'émigrants, le *Nuevo Adan*, sur lequel Candido fait embarquer ses deux fils, à la poursuite d'Aquilino, le suborneur de sa fille, qui est sur le *Saturnino*.

Une fois posées ces prémices, le roman n'obéit à aucune règle. Alamo de la Rosa alterne flash-back sur l'enfance d'Aquilino, sur ses amours clandestines avec Efigenia, au milieu des champs, sous le regard jaloux d'un chien qui, en la léchant, a appris le plaisir à la jeune fille (et c'est là qu'on pense à Zola et à *La Terre*) et visions tragiques de l'avancée des deux bateaux

à travers l'Océan. Sur le *Saturnino*, grâce à la science maritime d'Isidel, ça se passe plutôt bien, et le poète Odon Machin peut se faire le rhapsode de cette nouvelle *Odyssee*. Sur le *Nuevo Adan*, en revanche, mal gouverné par les sinistres frères Padron, tout va de mal en pis. Famine, dysenterie, violences, décrites avec un lyrisme glauque, poisseux.

Alamo de la Rosa fait aussi des plongées dans l'avenir, nous apprend ce qu'il advient d'Isidel et d'Aquilino une fois arrivés outre-mer, raconte brièvement la vie d'Efigenia, en deuil de son amour et de son enfant, la vieillesse de Candido, l'histoire de la femme d'Isidel, l'abandonnée : les digressions foisonnent. Ce n'est qu'une fois le livre refermé qu'on comprend ce qui en fait l'unité. *L'Année de la sécheresse*, c'est l'histoire de la mémoire d'un lieu, de toute sa mémoire : passé, présent, futur.

Les scènes précises comme des vignettes prises sur le vif se mêlent aux événements transfigurés par le mythe pour constituer une véritable mythologie, dans laquelle les contours entre réel et imaginaire s'estompent. Comme le poète Odon Machin sur son navire, Alamo de la Rosa est là pour éterniser, à travers ses mots, ces fragments d'histoire. Mission accomplie.



Victor Alamo de la Rosa dépeint un univers réaliste et fantastique. (Photo Gonzalez)

L'Année de la sécheresse
de Victor Alamo de la Rosa
traduit de l'espagnol
par François Rosso
Grasset, 230 p., 17 €